

SAINTE  
**CLOTILDE**

ET LES ORIGINES CHRÉTIENNES  
**DE LA NATION & MONARCHIE**

FRANÇAISES,

par

R. P. FR. GAY, S. M.  
(1867)

Éditions Saint-Remi  
– 2009 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## PRÉFACE

On distingue en histoire plusieurs écoles : C'est d'abord l'école descriptive. Cette école n'accompagne son récit d'aucune réflexion ; elle se borne au simple narré des événements et à la peinture des mœurs, et laisse chaque lecteur libre de tirer les conséquences des faits racontés.

Cette méthode *descriptive*, appliquée d'une manière absolue, manque d'ampleur et d'élévation, parce qu'elle repousse toute philosophie de l'histoire, et qu'elle lui enlève sa gravité et ses enseignements. Elle en fait, il est vrai un tableau plus ou moins ingénieux et intéressant, mais qui manque de vie et laisse l'esprit du lecteur vide et glacé<sup>1</sup>. On préfère, malgré ses défauts, un tableau animé et parlant, à un tableau qui ne présente qu'une exhibition chronologique de personnages et de costumes.

Il y a sans doute un écueil à éviter dans la philosophie de l'histoire ; celui où l'on tomberait, si l'on voulait juger des événements et des hommes d'une époque, avec les idées d'une autre époque, ou si on voulait les juger à travers ses propres opinions ; car ce serait s'imposer à l'histoire et quelquefois la défigurer. — « Ce qui, dans tous les temps et dans tous les pays, nuit le plus à la vérité historique, dit M. Thierry, c'est l'influence exercée par le spectacle des choses présentes, et par les opinions contemporaines, sur l'imagination de celui qui veut décrire les scènes du passé<sup>2</sup>. »

L'ÉCOLE DESCRIPTIVE ne connaît pas cet excès ; mais si elle est précieuse parce qu'elle dit les temps tels qu'ils sont, elle a le tort, nous l'avons dit, de ne tirer de l'histoire aucun enseignement.

La deuxième école historique, est nommée ÉCOLE RATIONALISTE ; c'est le nom le plus adouci qu'on puisse lui

---

<sup>1</sup> Chateaubriand : *La Préface des Études historiques.*

<sup>2</sup> *Lettres sur l'histoire de France...* Lettre XXV.

donner, car ce ne serait pas lui faire injure, que de l'appeler *fataliste*.

Cette école écrit l'histoire, en supprimant certains traits qu'elle ne comprend pas ou qu'elle ne veut point comprendre ; elle *rejette le surnaturel*, parce qu'elle ne croit pas à sa *possibilité* ; elle reste impassible devant le vice comme devant la vertu, parce qu'elle ne croit en réalité ni au vice ni à la vertu.

Elle ne voit dans les événements que ce que la passion veut y voir.

Cette ÉCOLE RATIONALISTE et si peu raisonnable a opéré les plus déplorables ravages, dans notre siècle. S'unissant aux sciences, à la littérature et aux arts, pour détruire la notion de Dieu et de la Providence, faisant dépendre les événements d'une force fatale et inconnue, qui enlève aux hommes leur libre arbitre ; ne considérant les hommes eux-mêmes que comme de vulgaires instruments ; retenant l'esprit des lecteurs attaché au monde présent et lui cachant les liens qui l'unissent au monde futur : cette école, véritable conspiration contre la vérité, a détruit l'histoire elle-même.

Aussi, dans quelle situation se place-t-elle en présence des saints du Catholicisme ? comment raconte-t-elle leur vie, quand elle les rencontre sur son chemin ? Ou bien elle ne daigne pas s'en occuper, ou bien elle en parle comme de personnages historiques qui ont rempli un rôle tout humain, quand elle ne les représente pas comme des fanatiques, des obscurantistes, des ennemis publics. Ou, si, par hasard, elle leur accorde quelque honneur, « trop souvent, par compensation, elle entoure leur gloire de tant de suppositions peu honorables, que ces saints personnages finissent par n'être que d'insignes ambitieux ou des hypocrites<sup>1</sup>. »

Il y a enfin une troisième école. Celle-ci est plus profonde et plus sérieuse, parce qu'elle s'aide des lumières PHILOSOPHIQUES ; plus juste, parce qu'elle ne sacrifie jamais la vérité ; plus grande, parce qu'elle respecte la dignité de Dieu et celle de l'homme : c'est L'ÉCOLE HISTORIQUE CHRÉTIENNE.

---

<sup>1</sup> Gorini ; *Défense de l'Église*. Tome I, Introduction, page VI. (disponible au ESR)

Dans l'histoire générale, elle ne s'écarte point de ces deux grands principes : la Providence et la Révélation<sup>1</sup>. Citez les hagiographes, en particulier, elle s'exprime avec conviction et avec simplicité. On sent que ces historiens ont étudié, admiré ceux dont ils parlent ; on sent qu'ils croient à leurs saints, qu'ils se sont, en quelque sorte, passionnés pour eux ; que leurs vertus ont trouvé de l'écho dans leur âme, et qu'ils veulent les imiter et les faire imiter par d'autres. Ils sont artistes, et artistes consommés, quelquefois ; on sent que, comme le peintre de Fiésole, qui peignait à genoux les traits du Sauveur, ils ont écrit, à genoux aussi, la vie de leurs saints, et quelquefois en arrosant de leurs larmes, la page que leur plume écrivait. Ils n'ont pas, il est vrai, comme nos modernes historiens, le talent de la mise en scène, ils ne font pas éclater des coups subits, et n'étonnent point par des rapprochements étudiés ; mais leur naïf récit n'est pas sans âme, ni vivacité dramatique ; leur regard, qui tient de celui de l'aigle et de celui de la colombe, a pénétré dans le cœur de celui qu'ils dépeignent, et le tableau qu'ils en font revêt une noblesse, une ampleur, et surtout une vérité, qui va toujours au cœur.

Tout au plus, peut-on leur reprocher trop de bonne foi et l'absence de critique historique, quoique le *jansénisme* et le *rationalisme* aient singulièrement exagéré cette accusation ; nous avons le droit de le dire, puisque aujourd'hui, grâce à Dieu, la véritable science reconstruit ce qu'ils ont démolì, il y a plusieurs siècles. Quel étonnement et quelle joie, de voir reparaître ces histoires qu'on était parvenu à nous donner, comme de pieuses inventions ; de voir rendre à nos saints des écrits que l'on nous donnait comme apocryphes. Nous nous sentons fiers de penser que les siècles de foi n'ont pas été des siècles de crédulité, et que jamais la sagesse de l'Église ne laissa l'erreur se glisser parmi les fidèles, même en des choses qui n'atteignent point substantiellement nos croyances<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous n'hésitons pas à affirmer que la première condition, pour bien comprendre l'histoire, c'est d'être chrétien.

<sup>2</sup> Qu'une série d'amplifications monastiques dont les mieux réussies ont régné trop longtemps dans les livres liturgiques du Moyen-âge.

Les révolutions ne changent pas seulement les institutions, elles oblitérent encore profondément le *vrai sens* des mots — miroir des choses. Il arrive un moment où ces abus étant embrassés par tous, en raison de la force de l'habitude — cette seconde nature — toutes les notions sont tellement perverties, que les dénominations les plus rudimentaires et les plus faciles à comprendre, ne sont pas même révélées aux esprits cultivés, victimes de l'erreur, du mensonge ou du préjugé commun. Eh quoi ! nous disaient dernièrement des personnes plus timorées qu'instruites : — Vous publiez toutes ces légendes dont les bréviaires et les liturgies modernes ont fait justice ! Prenez garde, il y a longtemps qu'on a reconnu le peu de fondement de ces vieux récits, bons tout au plus pour charmer la piété trop crédule et peu éclairée de nos pères : c'est-à-dire que, pour ces esprits, *légende* est, synonyme de *fable*, d'invention, de mensonge même ; et là-dessus, quelques lecteurs d'ouvrages sans valeur, nous rapportent, avec une gravité risible, l'opinion d'un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle, lequel ne voit dans les légendes.

Ah ! reparaissez *légendes saintes*, toute empreintes de poésie et de vérité ! faites-nous sentir les suaves parfums qu'exhalaien les vertus de nos saints, que vous semblez avoir conservés, malgré, les siècles !...

Telle est notre école, et tels sont les modèles que nous voulons suivre, dans nos études sur les saintes reines de France<sup>1</sup> !

Puissions-nous les imiter bien fidèlement.

Toutefois, payant un juste tribut à la critique historique, dont nous reconnaissons la valeur, nous ne procédons qu'avec l'autorité du témoignage des contemporains ou de ceux qui les

---

Un mot suffira, nous l'espérons, pour apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su et à le réapprendre à ceux qui l'ont oublié, que l'on a toujours — dès la plus haute antiquité — entendu par *légende* la vie d'un martyr ou d'un saint, dont on faisait l'office et qu'elle était ainsi nommée, parce qu'on devait la lire, *legenda erat*, dans les leçons (*lectiones a legendò*) de matines (Barthélémy. *La vie de tous les saints de France.*)

<sup>1</sup> *L'histoire de sainte Clotilde* ouvre la série du travail que nous avons entrepris sur les saintes reines de France.

suivirent<sup>1</sup>, abandonnant tous les faits qui ne nous semblent pas revêtus d'une autorité historique suffisante.

Mais, afin de ressembler un peu aux hagiographes d'autrefois, et pour ne pas demeurer trop au-dessous de la pieuse et noble tâche que nous avons entreprise, nous nous sommes efforcé de réaliser les conditions intellectuelles et morales nécessaires à ceux qui écrivent la vie des saints et que l'illustre évêque d'Orléans énumère avec tant d'autorité, dans sa lettre à M. Bongaut, l'historien de sainte Chantal, et dont nous citons ici quelques fragments.

— « Vous avez eu, lui dit-il, la passion de la vérité, vous avez cherché à reproduire, avec toute l'exactitude possible, le modèle qui était sous vos yeux, bien persuadé, et avec raison, que, si vous parveniez à être vrai, vous seriez assez éloquent. »

— « Les saints, en effet, sont les *chefs-d'œuvre* de la grâce. Dieu met en eux une céleste beauté, une élévation et une grandeur auprès desquelles pâlissent toutes les fictions de l'imagination ; et le meilleur moyen pour être ému et pour émouvoir, c'est de les considérer longtemps de très-près, et de les peindre tels qu'ils sont. »

— « Ce qui rend tant d'historiens faux et froids, c'est qu'ils regardent le saint de trop loin. Ils ne l'étudient pas à fond, en détail, avec zèle, avec amour, avec ardeur.<sup>2</sup> »

— « Il faudrait savoir s'imposer de graves labeurs, et, à force de recherches, d'efforts lents et patients, en descendant dans les bibliothèques, en fouillant les archives, en suivant toutes les traces

---

<sup>1</sup> Nous croyons devoir placer ici une observation sérieuse. Pour ce qui est des noms germaniques, faut-il leur restituer leur orthographe primitive, ou bien accepter celle que leur ont donnée les historiens des derniers siècles ? La raison semblerait, ainsi que les exigences historiques, demander l'orthographe primitive : mais nous croyons qu'il y a prescription en faveur de la nouvelle manière d'écrire ces noms, et que revenir à l'ancienne orthographe ce serait peut-être s'exposer à trouver un peu de répulsion chez la généralité des lecteurs. (Voir dans les *Lettres sur l'Histoire de France*, par AUGUSTIN THIERRY, une observation fort judicieuse sur ce sujet ; et qui conclut dans le même sens.)

<sup>2</sup> *Hist. de Ste Chantal*, p. XXVI de la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans.

du saint, le retrouver, le voir, l'entendre tel qu'il fut aux jours de sa vie mortelle.

— « Voilà la vraie méthode. Elle demande du temps, des veilles, des fatigues, des voyages même, une longue et attentive contemplation. Mais heureux ceux qui ne reculent pas devant ces difficultés ! ils découvrent l'âme des saints, et, comme là se trouve la beauté suprême, ils les aiment et les font aimer.

— « C'est là ce qui manque le plus souvent aux vies des saints, et pourquoi il y en a tant de si médiocres. *Elles ne sont pas écrites avec amour.*

— « Or le peintre, l'historien par excellence, c'est l'amour.

— « Pour peindre, pour raconter, il faut avoir lu, non des yeux toujours, mais du cœur.

— « De ceux à qui il manque ce sens mystérieux, on peut dire : Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent pas.

— « La figure du saint passe devant eux dans les vieilles chroniques, dans les poudreux in-folios ; mais ils ne la saisissent pas au passage, ils ne la ressuscitent pas vivante et vraie au regard de l'âme, parce qu'ils sont dépourvus de cette seconde vue du cœur, que rien ne supplée, et dont l'amour seul, l'enthousiaste amour, a le secret.

— « Et de même qu'ils n'ont pas vu réellement par cette mystérieuse divination de l'amour le saint qu'ils veulent raconter, de même l'inspiration leur fait défaut pour le peindre. De là une froideur inévitable : n'ayant pas en eux la flamme, comment la jetteraient-ils dans leurs récits et dans l'âme de leurs lecteurs ? Ils n'aiment pas ; et ils ne font pas aimer<sup>1</sup>. »

Il nous semble cependant qu'il est facile d'aimer les saints dont on raconte la vie ; parce qu'il nous semble facile de laisser son âme s'abandonner à l'admiration, à l'enthousiasme, quand elle se trouve en présence de ces saints que Dieu a tant aimés, qu'il a formés avec une sorte de prédilection, en qui ses propres grandeurs se révèlent si bien, oh ! comment ne pas aimer les saints ?

---

<sup>1</sup> *Hist. de Sainte Jeanne de Chantal*, p. XXVI de Mgr. l'évêque d'Orléans



— « Il n'y a rien de plus beau sous le soleil, dit le cardinal Pitra, que le développement d'une pensée de prédestination, s'accomplissant dans le temps, malgré tous les obstacles, avec le libre concours d'une créature intelligente et infirme, associée à l'œuvre de Dieu. N'y eût-il, à travers tous les âges, qu'une seule âme qui remplît ainsi sa fin, les siècles seraient bien dépensés, et Dieu se reposerait avec plus de joie, que lorsqu'il eut tiré le monde du néant : — « La formation des saints est le suprême effort des siècles présents et futurs. »

L'historien qui n'en tient pas compte, est sourd et aveugle : il n'a rien entendu dans les desseins de Dieu ; il n'a rien vu dans le plan de l'univers. Là, est le seul spectacle vraiment digne de Dieu, des anges et des hommes<sup>1</sup>. »

Ce spectacle, nous nous sommes efforcé de le reproduire, après l'avoir admiré nous-mêmes, convaincu qu'en écrivant les louanges des saints, c'était la gloire de Dieu que nous célébrions.

Sainte Clotilde, reine de France, dont nous venons d'écrire la vie, se trouve placée aux origines de la nation et de la monarchie françaises, et nous ne pouvions éviter de faire aussi l'histoire de ces origines.

Nous y étions obligé d'abord, comme historien.

— « On a eu trop souvent tort d'isoler tellement le saint de tout ce qui l'entoure, dit encore l'évêque d'Orléans<sup>2</sup>, qu'on ne sait plus, en lisant les vies écrites de cette sorte, à quelle époque et à quelle société le saint appartient, s'il est ancien ou moderne, contemporain d'Henri IV ou de saint Louis. La critique moderne nous a initiés à une méthode meilleure et plus large. On aime aujourd'hui à placer un personnage dans le milieu où il a vécu, et à grouper autour de lui les principaux faits de son siècle. »

Mais notre qualité de Français et de chrétien nous faisait un devoir bien plus rigoureux encore de raconter les grands événements qui ont, accompagné la naissance de notre nation et de sa monarchie.

---

<sup>1</sup> *Histoire de saint Léger*, Introduction, page LXXX.

<sup>2</sup> Voyez la *Lettre* déjà citée, page XIV.

Dieu a beaucoup aimé la France ; il lui a donné, à son origine, une sainte reine dont il a fait l'instrument de sa grâce, puisque c'est par elle qu'il a converti Clovis et les Francs. Pour la France, Dieu a multiplié les miracles, il a rendu ses armes victorieuses, il lui a donné la foi, il a glorifié son nom parmi les nations, et ses rois parmi les rois.

Pouvions-nous méconnaître les événements qui se rapportent à ces bénédictions, et pouvions-nous les passer sous silence ?

Il y a parfois un grand avantage pour l'esprit et le cœur d'un homme, à remonter jusqu'à ses origines de famille, à étudier les vertus de ses ancêtres, à énumérer les bénédictions qu'ils reçurent de la Providence.

Il y a quelquefois aussi pour les peuples un gage de force et de régénération, dans l'étude de leurs origines. Car si ces origines manifestent l'action de la Providence, si elles rapportent de grandes vertus ; ils admirent, et remercient Dieu ; puis ils comparent les temps passés avec les temps actuels, et s'ils sont contraints de reconnaître que les antiques traditions ont disparu, que les mœurs ont dégénéré, qu'il y a une distance sans mesure entre le passé et le présent, quelquefois ils s'en attristent, ils sentent le besoin de revenir aux vertus antiques, et font quelques efforts dans le sens de la régénération.

Et cependant qui donc aujourd'hui, en France connaît nos origines dans leur vérité ? quel est celui qui sait ce qu'elles doivent à la Providence et à la Foi chrétienne ?

Hélas ! deux choses ont conspiré contre nous : le silence et la calomnie !...

Qu'on interroge nos histoires écrites depuis près de deux siècles, et l'on verra quelle épouvantable conspiration les a inspirées.

Nous n'avons pas la prétention de réagir ici dans la mesure qui serait nécessaire, et de faire ainsi triompher la vérité historique ; il faudrait pour cette lutte d'autres armes et d'autres mains que les nôtres. Mais si nous n'aspérons pas à de tels résultats, nous voulons du moins essayer de faire une bonne action, et c'en est

---

une que de travailler à rappeler à sa patrie quelques-unes de ses gloires les plus pures, dût-elle n'y faire aucune attention.

Il en sera de cette œuvre ce que Dieu voudra. Si elle passe inaperçue, et c'est là son sort probable, nous conserverons dans notre cœur la joie d'avoir tenté une bonne action ; si elle fait naître d'autres œuvres plus magistrales, plus concluantes et plus efficaces, nous nous en féliciterons, et ce qui leur reviendra de succès, nous réjouira sincèrement. Encore une fois, nous abandonnons tout à la Providence, et c'est là le bénéfice le plus net que nous ambitionnons.

Il pourrait se faire que quelques erreurs se fussent glissées dans notre récit, que certaines citations ne soient pas absolument exactes, mais nous savons que c'est là le sort des œuvres de cette nature, et nous profiterons, pour l'avenir, des observations qui nous seraient faites à cet égard.

Il nous reste un devoir à remplir : celui de remercier les personnes qui ont daigné nous abandonner certains documents dont nous avons fait usage, et celles qui ont bien voulu nous aider dans les recherches qui nous étaient nécessaires.

Paris, 19 mars,  
fête de saint Joseph, 1867.



## INTRODUCTION.

\*\*\*\*

*Sanctificatus est enim infidelis per mulierem fidelem.*  
L'époux infidèle est sanctifié par la femme fidèle.  
(I Cor., ch. VII, v. 14.)

La femme chrétienne est ce flambeau resplendissant qui répand autour de lui la lumière de la foi dans toute la maison, et éclaire tous ceux qui l'habitent.  
(Le R. P. VENTURA DE RAULICA.)

Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,  
Si pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas ?  
(J. RACINE, *Esther*, acte Ier, scène 3e.)



## LES FEMMES CHRÉTIENNES DES CINQ PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

\*\*\*\*

### PREMIÈRE PARTIE.

Le Catholicisme est une grande école de respect. Si l'humanité aujourd'hui respecte l'épouse et la mère, l'enfant et le pauvre, c'est au Catholicisme que nous le devons : le paganisme ne soupçonna pas même la possibilité d'un pareil sentiment.

De leur côté, ces êtres si faibles, ces êtres dont l'influence semble si peu sérieuse, peuvent beaucoup pour l'extension et la gloire du Catholicisme. L'expérience ne permet pas le moindre doute à cet égard ; et celui qui étudie l'histoire des origines de la foi dans le monde, remarque avec surprise et admiration, que les épouses des personnages importants qui ont participé au mouvement religieux des premiers siècles, en ont été presque toujours les moteurs providentiels. Ce fait s'est produit au centre de la barbarie aussi bien qu'au centre de la civilisation.

Joseph de Maistre a remarqué que si le christianisme protège la femme : — « La femme, à son tour, a le privilège de protéger la loi protectrice à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire, ajoute-t-il, que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi naturelle. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses. Dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très-remarquable, et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme<sup>1</sup>. »

Chateaubriand observe à son tour « qu'entre les grands changements opérés dans l'ordre social par le Christianisme chez

---

<sup>1</sup> *Les Soirées de Saint-Petersbourg*. (v. ESR ; réédition revue et corrigée, avec d'abondantes Notes de l'Auteur et de l'éditeur de 1861, en français, latin et grec.)

les Barbares, il faut remarquer principalement l'émancipation des femmes, qui reprirent leur rang dans la vie civile et sociale<sup>1</sup> ».

Nous ajouterons que non-seulement elles reprirent ce rang, qui leur était dû en justice, mais qu'elles s'élevèrent du sein de la corruption et de l'avilissement où le paganisme et la barbarie les avaient plongées, pour se placer dans la voie de la charité, de la modestie, de l'apostolat et du martyre, vertus dont le Christianisme les avait désormais rendues capables.

Pendant cette transformation était difficile, elle était même humainement impossible, parce qu'elle avait à réagir contre des préjugés invétérés et des mœurs dissolues ; contre le despotisme, et cette perversité dont tous les hommes portent le germe et qui alors, loin d'être maîtrisée, se développait avec tous les excès d'un besoin insatiable. Cette transformation fut un miracle ; et quand nous n'en aurions pas d'autres, pour démontrer la divinité du Christianisme, il suffirait, pour convaincre un esprit vraiment philosophique ou simplement dégagé de tout préjugé.

Avant de raconter la vie des saintes Reines qui se trouvent au berceau de la foi en France : sainte Clotilde, sainte Radegonde et plus tard sainte Bathilde<sup>2</sup>, il convient d'énumérer quelques-uns des faits héroïques, accomplis par les premières chrétiennes, qui provoquèrent leur sainte émulation ; car il n'est pas douteux qu'en entendant raconter l'histoire de ces saintes femmes, elles n'aient résolu de les imiter, après les avoir admirées.

---

<sup>1</sup> *Études historiques*, tome I, page 90 et page 145.

<sup>2</sup> (NDE) : Sainte Bathilde d'Ascagne (*i.e.* Saxe-Luxembourg, v. *infra* : parc du Luxembourg), ou Bauthieult, ou Baudour (630-680). On peut voir sa statue dans le parc du Luxembourg. D'abord esclave anglaise ou saxonne, puis achetée à York par Archambaut (Erchinoald). Ce dernier la ramène chez les Francs. Le duc de Bourgogne (Clovis II) en fit son épouse. Tous les chroniqueurs de l'époque s'accordent là-dessus, ajoutant la sagesse à sa beauté (Ronsard parle d'elle et lève les calomnies que les protestants n'ont pas manqué de faire circuler sur une telle sainte). Elle fit interdire les  *marchés d'esclaves*  (et l'esclavage sur ses terres) et construisit de ses deniers de nombreux monastères (celui de Chelles, en particulier, à quelque vingt km. à l'est de Paris). Elle sera canonisée par le pape Nicolas Ier, au IX<sup>e</sup> siècle.



Nous serons ainsi conduits, par un acheminement naturel et chronologique, à étudier ces grandes chrétiennes qui embellirent le trône de la France et contribuèrent si puissamment à développer sa foi, comme elles avaient contribué à développer sa puissance et sa gloire.

Spectacle consolant et admirable : il arrive un moment où la Providence, pour accomplir l'œuvre de la régénération religieuse et morale du monde, dédaigne les peuples civilisés ; elle laisse les Romains, si puissants cependant, pour tirer d'un pays presque inconnu, un peuple, jeune c'est vrai, mais idolâtre et barbare ; et ce peuple, qu'il destine à devenir l'instrument de sa miséricorde en Occident, doit aux épouses de ses premiers rois, une partie des bienfaits de l'apostolat chrétien.

Ce ne fut pas cependant sans efforts qu'elles y réussirent.

Sans doute, comme souvenir de son ancienne dignité, la fille de la Germanie avait conservé parmi les siens un mystérieux caractère de grandeur qui lui donnait une véritable influence sur leurs décisions politiques et guerrières. Elle sentait parfois toute sa puissance et sa dignité, et s'en servait pour pousser le soldat sur le champ de bataille, ou même, quoique plus rarement, pour triompher du sauvage courroux des vainqueurs sur le point d'immoler leurs prisonniers. Sans doute ces peuples guerriers regardaient leurs épouses, « comme les compagnes nécessaires de leurs aventures et de leurs périls ; ils avaient des guerrières, des vierges, des prophétesses<sup>1</sup>. » Au fond de leurs forêts, les prêtresses des dieux exerçaient un empire absolu ; à la veille des grands événements, au moment de commencer une bataille, ou de se lier à une peuplade voisine par de solennels serments, ces Barbares les consultaient comme des oracles. Sous la tente ou sous la hutte, en marche ou en repos, les chefs de famille avaient recours aux lumières de leurs épouses ; car, dit Tacite, — « ils pensent qu'il y a, dans les femmes, quelque chose de saint et d'inspiré, ils ne méprisent pas leurs conseils, et font cas de leurs réponses<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Ozanam, *La civilisation au Ve siècle*, tome II, page 74.

<sup>2</sup> Tacite, *De mores Germ.*, c. 8.

Les Barbares n'étaient donc pas étrangers à cet instinctif respect dont les femmes étaient l'objet de la part des peuples civilisés, malgré le joug humiliant qui, d'ailleurs, pesait sur elles, et la réprobation qui les faisait regarder comme des êtres dégradés. Mais, hâtons-nous de reconnaître que ces hommages rendus à la mère de famille et à la vierge consacrée au culte des dieux, « étaient plutôt chez eux des instincts que des principes<sup>1</sup>, » et que la fille et la mère n'en sentaient pas moins leur infériorité et leur assujettissement d'esclaves. Parfois même, dans l'enivrement de leurs victoires, ces Barbares s'acharnaient contre elles avec un raffinement de cruauté. Saint Grégoire de Tours raconte que les Thuringiens firent périr plus de deux cents jeunes filles, en les attachant par les bras à plusieurs chevaux qui, pressés par les aiguillons, s'échappèrent chacun de leur côté et déchirèrent ces malheureuses en morceaux ; qu'ils en étendirent d'autres sur les ornières des chemins, les clouèrent en terre avec des pieux, firent passer sur elles des chariots pesamment chargés, et les livrèrent ainsi, en pâture, aux oiseaux de proie et aux bêtes fauves<sup>2</sup>.

On verra même, lorsque le Christianisme aura pénétré chez les Barbares et aura transformé leurs mœurs, ceux qui l'auront fui ou repoussé, conserver, à côté de la civilisation chrétienne, toute leur férocité et leur fanatisme. Puisqu'on dit que les bandes qui descendirent en Italie, sous la conduite de Théodebert, pour vendre leurs services aux Goths et aux Grecs et les trahir tour à tour, offrirent des sacrifices humains, et au moment de passer le Pô, y jetèrent, comme prémices de la guerre, des femmes et des enfants égorgés<sup>3</sup>.

L'histoire rencontre donc, chez les peuples de la Germanie, des traits de barbarie, mêlés à de respectueux sentiments.

Heureusement, la Providence saura utiliser les vertus naturelles qui se rencontrent chez ces peuples et plus particulièrement chez les Francs, les transformera, les rendra de plus en plus parfaits, et, profitant de ce vague besoin de respect qu'ils ont pour leurs

---

<sup>1</sup> Montalembert, *Les Moines d'Occident*, tome I, p. 31.

<sup>2</sup> *Gest. Franc.*, lib. III, cap. 7.

<sup>3</sup> Ozanam, *La civilisation chrétienne chez les Francs*, t. II, p. 76.

mères et leurs épouses, elle en fera des instruments de conversion vers le Christianisme. Il en résultera plus tard une sorte de reconnaissance chez les fils de ces guerriers ; *reconnaissance d'où sortira un jour la chevalerie* : car, personne ne le contestera, nos chevaliers sont bien de la race des Francs chrétiens et civilisés.

Il appartenait donc au Catholicisme d'étouffer les instincts barbares, pour créer la force de la faiblesse, cette force admirable qui se rencontre dans l'âme des femmes chrétiennes. Quelle autre action en effet, aurait pu accomplir une telle œuvre ? Était-ce la civilisation romaine qui, marchant sur les pas des légions impériales, allait s'implanter à la suite de leurs conquêtes ? Mais cette civilisation usée par sa propre corruption, cette civilisation qui n'estimait que la force et accablait de sa main impitoyable ceux qu'elle ne faisait pas mourir par ses vices, que pouvait-elle sur un peuple jeune, généreux et disposé à se laisser discipliner ? Rien, que hâter sa chute en le faisant passer, presque sans transition, du berceau à la tombe, au contact de sa propre dissolution.

Ah ! si les Francs n'avaient eu pour maîtres et modèles que les Romains, ils n'auraient pas vécu longtemps. Comme tant d'autres, ils auraient grossi le flot courant aux abîmes, et, à leur place, un peuple plus heureux, formé par le Christianisme, aurait eu la mission de refaire la société d'alors, et d'établir, sur les débris de l'empire romain, l'empire spirituel de l'Église.

Pourquoi vient-on nous vanter aujourd'hui la civilisation romaine ? pourquoi s'efforcer de la rétablir, en la proclamant l'idéal du bonheur et du progrès pour les peuples ! Fasse la Providence que cette étrange aspiration ne devienne jamais une réalité ! Au milieu des maux qu'elle reproduirait, nous verrions une fois de plus reparaître ce que le Christianisme a détruit : le despotisme de la force, l'abaissement de l'homme et l'avilissement de nos mères !

La civilisation romaine, nul ne l'ignore, était empreinte de despotisme et de corruption ; par conséquent, elle était incapable d'inspirer l'honneur pour la femme, et de l'honorer à ses propres yeux. Les mœurs romaines avaient détruit la vie et les vertus de la

famille ; les époux ne savaient plus se respecter, l'intérêt de la fortune ou du plaisir maintenait seul une union qu'ils détruisaient quand cet intérêt avait disparu. Les hommes n'avaient pas voulu que les femmes fussent leurs égales ; mais l'histoire nous assure qu'à Rome, elles avaient trouvé le secret de les égaler, de les surpasser même, par leurs vices. Elles poussaient les désordres de l'intempérance et de la cruauté à des limites que l'on ne peut indiquer, sans rougir ; il n'est permis qu'à un Juvénal d'en faire le récit.

Dans ces conditions, quelles ressources de grandeur pouvait donc offrir la civilisation romaine aux peuples qu'elle subjuguait ? Aucune : les Barbares, païens et idolâtres, étaient plus grands et plus respectables que leurs vainqueurs. Nos ancêtres, les Francs venus du Nord pour s'implanter dans la Gaule et se mêler aux sujets de Rome, n'avaient à en recevoir que des leçons corruptrices, et leurs épouses n'avaient qu'à eu attendre un joug rendu plus pesant et plus odieux par l'union de la barbarie et de la civilisation. Heureusement, le Christianisme attendait les Francs, pour les transformer en éclairant leur intelligence et en adoucissant leur cœur, en offrant à leurs épouses toutes les élévations et les joies qui découlent de sa doctrine et de ses préceptes.

Ces bienfaits furent donnés aux Barbares, par l'Empire lui-même, grâce à l'action mystérieuse de la Providence, qui en lit le propagateur de la vérité. L'Empire portait le Christianisme dans son sein, il y avait des chrétiens parmi le peuple, au milieu des patriciens et jusque dans les rangs des légions. La conquête romaine était partout suivie par la prédication de l'Évangile : c'est là ce qui nous explique comment les Barbares entendirent la voix des apôtres et celle des évêques ; comment ils sentirent les influences de la foi s'exercer parmi eux, adoucir leurs mœurs et transformer leurs institutions.

C'est alors que les femmes comprirent, comme par instinct, que leur caractère et leur situation allaient se modifier et grandir, qu'elles étaient destinées à remplir un rôle magnifique dans le développement de la civilisation chrétienne. Clotilde, qui va

s'asseoir sur le trône de France, sera dirigée par saint Remi, et elle convertira Clovis ; sainte Radegonde, que Clotaire confiera à des mains chrétiennes, réagira avec douceur mais avec force contre le caractère farouche de son époux, et ira s'enfermer dans le cloître, afin de prier et de s'immoler pour la France et ses rois.

La Germanie verra donc, comme l'avait vu l'empire romain, le Christianisme détruire l'oppression dont les femmes sont l'objet, et leur inspirer les vertus dont seul il a le secret.

Ce miracle de régénération n'est point nouveau dans le Catholicisme, il n'est que la continuation de l'œuvre commencée par le Sauveur lui-même, qui, au milieu de ce peuple juif si orgueilleux et si dur, avait le premier parlé le langage de la douceur et de la consolation à ces malheureuses partout persécutées.

Cette réhabilitation se manifesta d'abord en Marie, à qui l'ange parla en ces termes : — « *Je vous salue, pleine de grâces, vous êtes bénie entre toutes les femmes !..* » Pourquoi ce respect ? c'est que Marie était la nouvelle Ève, la Vierge immaculée qui avait écrasé le serpent sous son pied vainqueur ; c'était elle qui donnait aux hommes un Rédempteur, commandait à Dieu lui-même par ses droits maternels, présentait l'exemple des plus grandes vertus, montait au Calvaire pour unir ses douleurs et ses expiations aux douleurs et aux expiations de Celui qui sauvait le genre humain !!!... Et en présence de tant de grandeur et de tant de souffrances, il était impossible que l'humanité ne sentît pas que cette femme réhabilitait son sexe, et que désormais, à cause d'elle, la protection et le respect étaient dus à toutes les femmes.

Si maintenant nous suivons les pas de Jésus, il nous sera facile d'observer qu'il parle et agit sans cesse, sous l'impulsion de ce double sentiment. Un jour, nous le voyons assis sur le bord d'une fontaine, demandant à boire à une femme qui était venue puiser de l'eau ; il s'entretient avec elle, il lui révèle ses faiblesses et ses fautes avec une pénétration divine et une bonté paternelle ; puis il la convie au repentir et à la pénitence.

Un autre jour, il chasse ignominieusement des accusateurs sans pitié, qui demandaient le supplice d'une femme coupable ; et lui

adressant la parole avec bonté, il l'invite à se retirer et à ne plus pécher.

Un autre jour encore, pendant son repas, une pécheresse fameuse dans la cité, vient à lui pénétrée de repentir. Elle fait couler sur ses pieds des parfums, auxquels ses larmes se mêlent, elle attend sa sentence, disposée à vivre ou à mourir. Jésus attendri à ce spectacle d'humiliation et d'amour, s'écrie avec bonté, en la montrant à ceux qui s'étonnent de sa bienveillance : — « *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.* »

Que de fois, depuis ce jour, Jésus a renouvelé cette scène d'infinie miséricorde !

On aime aussi à se souvenir de ces deux sœurs, Marthe et Marie, que Jésus visitait quelquefois ; leurs noms, que la piété chrétienne regarde comme l'expression de la vie active et de la vie contemplative, rappellent toutes les œuvres qu'enfantent le zèle et la charité, ainsi que les immolations et les sacrifices que s'imposent les grandes âmes. Marthe et Marie ont survécu dans ces femmes généreuses qui se dévouent au sein de la famille, parmi les petits enfants, dans les hôpitaux, sur les champs de bataille ou bien au fond des solitudes et des monastères.

Jésus aimait donc à visiter Marthe et Marie, et à s'associer à leurs douleurs : un jour il pleura avec elles sur la mort de leur frère Lazare ; il poussa même la générosité, afin de les consoler, jusqu'à faire un miracle, en le rappelant du tombeau.

Tel fut le Sauveur, à l'égard des pécheresses et des saintes femmes qui se rencontrèrent sur son chemin. Le respect affectueux dont il les entoura nous révèle à la fois leur dignité et les œuvres que la Providence leur destinait. Une bonté et une miséricorde si grandes ne pouvaient demeurer stériles dans le cœur de celles qui en étaient l'objet. Avides de manifester à Jésus leur reconnaissance, *elles le soutenaient de leurs biens et le suivaient afin de le servir*<sup>1</sup>. Les premières elles l'ont protégé contre ses ennemis, les premières elles ont proclamé sa divinité, et quand on l'accusa de chasser les démons, au nom du démon lui-même, Marcelle, la

---

<sup>1</sup> *Et aliae multae, quae ministrabant ei de facultatibus suis (Luc. VIII). Mulieres multae quae secutae erant Jesum à Galilaea, ministrantes ei (Matth. XXVII).*

gouvernante de sainte Marthe, s'écria en présence de tout le peuple : — « *Heureux le sein qui vous a nourri.*<sup>1</sup> »

— « Ainsi dans cette circonstance solennelle, tandis que les hommes se taisent, il ne se trouve qu'une femme qui ait le courage de confesser publiquement le Seigneur. Les hommes l'accusent et la femme le défend ; les hommes l'insultent et la femme l'adore ; les hommes veulent le faire passer pour un ministre de Satan et la femme le proclame Fils de Dieu, se fait son premier confesseur, son premier apôtre et son premier évangéliste<sup>2</sup>. »

Le Maître a donné l'exemple, les disciples marcheront sur ses traces et reproduiront sa conduite ; et s'ils rencontrent les mêmes obstacles, ils seront secondés par les mêmes auxiliaires. Il est évident, dit Fleury<sup>3</sup>, que comme Madeleine et les autres Marie l'avaient pratiqué à l'égard du Seigneur, de pieuses et saintes femmes suivaient aussi les apôtres pour les servir, les faire connaître et les défendre, partageant ainsi leurs travaux et facilitant leurs succès apostoliques. La femme catholique a donc pris une grande part à la propagation de l'Évangile et à l'établissement de l'Église.

Qui ne se souvient de cette chrétienne de Joppé, nommée *Tabite, remplie du mérite des bonnes œuvres et des aumônes qu'elle faisait*<sup>4</sup> ? Saint Pierre touché par les prières des pauvres qu'elle soulageait, la rappela du tombeau et la rendit aux pauvres qui la pleuraient.

En arrivant à Rome, le prince des apôtres fut accueilli par Priscille et ses deux filles, Pudentienne et Praxède ; elles en reçurent comme récompense, le bienfait de la foi. Plus tard, les deux sœurs se consacrèrent au Seigneur par le vœu de virginité et de pauvreté, après avoir donné tous leurs biens au chef de l'Église<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Luc*, XI.

<sup>2</sup> Le Père Ventura, *Apostolat de la femme catholique*, tome I page 266.

<sup>3</sup> *Hist.*, livre I, page 46.

<sup>4</sup> *Act. apost.*, IX.

<sup>5</sup> *Brev. rom.*, 19 mai.

Saint Pierre avait déjà été soutenu dans son apostolat en Orient, par sainte Pétronille ; saint André par Maximille ; saint Matthieu par Iphigénie, la fille du roi, et saint Philippe par ses deux filles<sup>1</sup>.

Saint Paul, le grand apôtre, ne dédaigna pas ces saintes auxiliaires de la prédication évangélique, et en commençant son apostolat parmi les *Gentils* dans la ville de Philippe, ce fut une marchande de pourpre, nommée Lydia, qui, la première, se convertit à la foi et reçut le baptême de ses mains<sup>2</sup>. Remplie de reconnaissance pour ce bienfait, Lydia supplie saint Paul et ses compagnons d'accepter sa maison et ses richesses : — « Si vous me croyez fidèle à Jésus-Christ, disait-elle, venez, je vous en prie, choisissez ma maison pour le lieu de votre demeure<sup>3</sup>. » Cette maison fut depuis lors consacrée au Seigneur et abrita la chrétienté naissante de Philippe, à laquelle dix ans plus tard saint Paul écrivit une admirable lettre, toute pleine d'estime et de reconnaissance<sup>4</sup>.

En arrivant à Corinthe, c'est aussi par une femme nommée Priscilla que le même apôtre fut accueilli<sup>5</sup>. Après sa conversion, Priscilla porta le dévouement jusqu'à l'accompagner à Éphèse, où elle le protégea contre la sédition que Démétrios avait soulevée pour le perdre.

— « On sait que c'est une femme, sainte Pheben, que saint Paul chargea d'apporter, de Grèce à Rome, son *Épître aux Romains*, ce premier commentaire de l'Évangile, ce chef-d'œuvre d'exposition du dogme chrétien. En parlant de cette femme aux fidèles de Rome, à la fin de la même *Lettre*, saint Paul leur dit : — « Je vous recommande Phében *qui est dans le ministère de l'Église*. » Il en est de même d'Évodie et de Syntichen, car saint Paul dit

---

<sup>1</sup> *Alap. in Épist.*, D. Pauli.

<sup>2</sup> *Act. Apost.*, XVI.

<sup>3</sup> *Act. Apost.* XVI.

<sup>4</sup> Voir le premier chapitre de *l'Épître aux Philippiens*.

<sup>5</sup> *Act. Apost.* XVIII.



qu'elles ont travaillé avec lui<sup>1</sup>, avec saint Clément et les autres hommes apostoliques<sup>2</sup>. »

Mais la femme qui a le plus secondé saint Paul, dans son apostolat en Orient, c'est sainte Thècle. La Providence qui la destinait à une vie héroïque, l'avait comblée de ses dons : naissance, richesses, intelligence et beauté, tout en elle se trouvait réuni. Thècle instruite par saint Paul, ne se contenta pas des devoirs imposés aux chrétiens, mais renonçant à un brillant avenir, elle se consacra à Jésus-Christ par le vœu de virginité<sup>3</sup>. Saint Ambroise l'appelle la compagne de l'Apôtre, *socia Apostoli*, et en vérité il paraît que sainte Thècle, par son esprit, par son éloquence, par ses richesses, par ses relations, par la constance et l'ardeur de sa foi et surtout la sainteté de sa vie, convertissait autant d'âmes à Jésus-Christ que saint Paul lui-même, par la puissance de sa parole.

Le martyr devait parfaire une si belle vie : elle fut livrée aux lions par ses persécuteurs, et cet événement que raconte saint Ambroise lui a fourni l'occasion d'écrire une page immortelle.

— « Qu'il était beau, dit-il, de voir le lion couché devant la vierge, lui léchant les pieds et indiquant par un sourd murmure qu'il lui était défendu d'en déchirer le corps sacré ! La bête paraissait donc adorer sa proie ; et, oubliant sa propre nature, paraissait revêtir le sentiment humain dont les hommes s'étaient dépouillés. On aurait dit, en effet, que les acteurs de cette scène avaient en quelque sorte changé leur nature ; parce que les hommes, ne respirant que la férocité, excitaient la bête à sévir contre la vierge, tandis que la bête, se bornant à baiser ses pieds, enseignait aux hommes ce qu'ils auraient dû faire<sup>4</sup>. »

Ce miracle sauva la vie à cette héroïque vierge, elle reprit son apostolat accompagné de prodiges et de vertus et le continua jusqu'à la plus extrême vieillesse.

---

<sup>1</sup> *Epist. ad Roman.* XVI, 4.

<sup>2</sup> *Epist. ad Philip.* XVIII, 2 & 3.

<sup>3</sup> *Actes des Martyrs*, 27 septembre.

<sup>4</sup> *De virginibus*.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>PRÉFACE.....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>13</b>
<b>LES FEMMES CHRÉTIENNES DES CINQ PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE .....</b>	<b>15</b>
PREMIÈRE PARTIE.....	15
DEUXIÈME PARTIE.....	29
<b>CHAPITRE PREMIER. LA VOCATION DES FRANCS.....</b>	<b>39</b>
SOMMAIRE.....	41
Le territoire et les peuples de la Gaule. — Les Francs. — Le paganisme et l'arianisme en présence du Christianisme. — Le triomphe des Francs. — Les fils aînés de l'Église.....	41
<b>CHAPITRE II. CLOVIS, SAINT REMI, SAINTE CLOTILDE. ....</b>	<b>49</b>
SOMMAIRE.....	51
Les prédécesseurs de Clovis. — Le génie de Clovis. — Défaite de Syagrius. — Saint Remi et Clovis. — Histoire de saint Remi. — Le vase de Soissons. — L'enfance de sainte Clotilde ; sa mère et sa sœur. — La mission d'Aurélien en Bourgogne. — Fuite de sainte Clotilde. — Calomnie de l'histoire. — Soissons. — Les vertus de l'épouse chrétienne. .....	51
NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE II.....	72
Note A.....	72
Note B : Dissertation sur le véritable nom de la reine Clotilde,.....	73
Note C.....	75
Note D : Le palais de Clovis, à Soissons.....	78
<b>CHAPITRE III Tolbiac .....</b>	<b>81</b>
SOMMAIRE.....	83
La naissance d'Ingomir. — Son baptême et sa mort. — La foi et la résignation de sainte Clotilde. — La naissance et la maladie de Clodomir. — Sa guérison. — Les Allemands. — Tolbiac. — Description de la bataille. — Prière et victoire de Clovis. — Joie de sainte Clotilde. — Clovis et saint Vaast. — Un miracle. — Saint Vaast et saint Remi. ....	83
<b>CHAPITRE IV. REIMS.....</b>	<b>97</b>
SOMMAIRE.....	99
L'entrée de Clovis à Reims. — Les dispositions chrétiennes des Francs. — La foi chevaleresque de Clovis. — Les derniers enseignements de saint Remi. — Le baptême de Clovis. — Le bardit des Francs.....	99
NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE IV.....	115
Note E.....	115
<b>CHAPITRE V. LA SAINTE AMPOULE.....</b>	<b>117</b>

SOMMAIRE. ....	119
Discussion de ce grand fait historique. ....	119
NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE V. ....	131
Note F. ....	131
<b>CHAPITRE VI. LE ROI TRÈS-CHRÉTIEN. ....</b>	<b>133</b>
SOMMAIRE. ....	135
Les périls de l'Église au moment du baptême de Clovis et des Francs. —	
Les manifestations paternelles des évêques et du Souverain-Pontife. —	
Les gages d'espérance pour l'Église. — Modestie de sainte Clotilde et	
douceur de Clovis. — Guerre en Bourgogne et défaite de Gondebauld.	
— Clovis au tombeau de saint Martin. — Siège de Poitiers et mort	
d'Alaric, — Abaissement de l'arianisme. — Retour et triomphe de Clovis	
à Tours. — Séjour à Paris. — Le concile d'Orléans. — La couronne d'or	
envoyée par Clovis à Hormisdas. ....	135
NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VI. ....	164
Note G. ....	164
Note H. ....	166
<b>CHAPITRE VII. SAINTE GENEVIÈVE ET SAINTE CLOTILDE. ....</b>	<b>169</b>
SOMMAIRE. ....	171
Naissance de sainte Geneviève à Nanterre. — Saint Germain d'Auxerre	
la consacre au Seigneur. — Persécutions qu'eut à subir sainte Geneviève.	
— Elle rassure et protège la ville de Paris. — Dévotion de sainte	
Geneviève pour saint Denis. — Siège de Paris ; dévouement de la	
courageuse vierge. — L'affection réciproque de sainte Clotilde et de	
sainte Geneviève. — Le respect de Clovis pour la sainte héroïne. — La	
construction de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Sa dédicace. ....	171
<b>CHAPITRE VIII. Les dernières années et la mort de Clovis. ....</b>	<b>187</b>
SOMMAIRE. ....	189
La cause des fautes de Clovis. — Meurtre de Cloderic. — Jugement de	
saint Grégoire de Tours. — Meurtre de Cararic et de Ragnacaire. — La	
justice au VI <sup>e</sup> siècle. — Remords et expiations de Clovis. — Saint	
Séverin le guérit. — Dernière maladie et mort de Clovis. — Sa sépulture.	
— Portrait et éloge de Clovis. — Les honneurs religieux dont sa	
mémoire a été l'objet. ....	189
NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VIII. ....	204
Note I. ....	204
Note J. ....	208
<b>CHAPITRE IX. LES ENFANTS DE SAINTE CLOTILDE. ....</b>	<b>211</b>
SOMMAIRE. ....	213
Sainte Clotilde fidèle aux devoirs des veuves et des mères. — Sa fille,	
sainte Théodechilde. — Clotilde-la-Jeune. — Sa captivité en Espagne, sa	

délivrance et sa mort. — Défaite de Sigismond et de Gondemart, rois de Bourgogne. — L'ambition de Childebert et de Clotaire. — Le meurtre des enfants de Clodomir. — Évasion de Clodeald. — Le deuil et les larmes de sainte Clotilde.....	213
NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE IX.....	228
Note K.....	228
<b>ÉPITAPHE DE LA REINE THÉODECHILDE.....</b>	<b>228</b>
<b>CHAPITRE X.....</b>	<b>231</b>
SOMMAIRE.....	233
Clodeald ou saint Cloud. — Sa première éducation. — Son esprit de sacrifice. — Il cherche un refuge auprès de saint Séverin. — Sa retraite en Provence. — Un pauvre revêtu de son manteau. — La lumière nocturne et miraculeuse. — Saint Cloud revient à Paris. — Il est ordonné prêtre. — La solitude de Nogent. — Les vertus du saint solitaire. — Sa mort. — Les pèlerins autour de son tombeau. — La protection de saint Cloud sur la ville de Paris. — L'hommage des siècles. — Les désastres de la révolution. — Renaissance du pèlerinage de saint Cloud.....	233
NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU CHAPITRE X.....	248
Note L.....	248
<b>CHAPITRE XI. LES DERNIÈRES ANNÉES, ET LA MORT DE SAINTE CLOTILDE.....</b>	<b>251</b>
SOMMAIRE.....	253
Mort de saint Remi, son tombeau et ses miracles. — Mort de sainte Geneviève, la patronne de Paris. — La gloire de sa tombe. — Les outrages des révolutions. — Sainte Clotilde auprès du tombeau de saint Martin. — Entrevue de sainte Clotilde et de sainte Radegonde. — La veuve pieuse. — Fondation d'un monastère à Tours. — Chelles. — Les Andelis. (ou Andély) — La fontaine miraculeuse. — Réédification d'une église à Rouen. — Fondation en la ville de Calais. — Les vertus cachées de sainte Clotilde. — Les dissensions des fils de Clovis. — L'orage dissipé par la prière. — Le déclin et la mort de sainte Clotilde.....	253
NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XI.....	281
Note M.....	281
Note N.....	286
Note O.....	287
Note P.....	288
<b>CHAPITRE XII. LES HONNEURS RENDUS EN FRANCE A SAINTE CLOTILDE.....</b>	<b>291</b>
SOMMAIRE.....	293

Les ossements et la chasse de sainte Clotilde exposés à la vénération des fidèles. — Le sens patriotique et chrétien des habitants de Paris. — Dispersion des reliques de sainte Clotilde en diverses églises et monastères. — Leur destruction. — Le pèlerinage des Andelis. — Le trésor des reliques. — Les tentatives de la révolution et la foi du peuple. — Les miracles de guérison. — L'histoire d'une relique insigne de sainte Clotilde. — L'office actuel et celui du XVIe siècle. — Sainte Clotilde honorée par les arts religieux.....	293
NOTES SUPPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XII. ....	312
Note Q. ....	312
Note R. ....	322
Note S. ....	326
Note T. ....	330
Note U. ....	331
<b>CHAPITRE XIII. SAINTE CLOTILDE, GLOIRE DE L'ÉGLISE .</b>	<b>337</b>
SOMMAIRE. ....	339
Les vertus de sainte Clotilde, honneur de l'Église. — Ses grandes destinées honneur de la France. — Sainte Clotilde sous les traits de la femme forte. ....	339
<b>CONCLUSION. ....</b>	<b>351</b>